

# *l'approche de la saison sèche*

Un mercredi, Moab Gwati reçut une lettre de Rusape. Sa mère était gravement malade. Il décida d'attendre d'avoir touché sa paye le vendredi ; il irait au village le samedi. Il toucha sa paye le vendredi après-midi et, comme toujours lorsqu'il avait de l'argent, celui-ci s'envolait aux quatre vents.

Le soir même, il se saoula comme un cochon avec une fille qu'il avait levée chez Mutanga plus tôt dans la soirée. Elle s'appelait Chipo mais il ne devait l'apprendre que le dimanche. Ils dormirent chez lui jusqu'à huit heures du matin, le lendemain. Il se réveilla encore ivre et, après une douche froide qu'il prit avec Chipo, il commanda plusieurs bouteilles de bière blonde, de la Castle, pour accompagner leur petit déjeuner d'œufs et de foie grillé.

Après le petit déjeuner, avec cinq autres copains, ils burent jusqu'à rouler sous la table et avant de partir, leurs amis les abandonnèrent sur le lit.

Tôt le dimanche matin, ils prirent de la bière et un petit déjeuner, et passèrent ensuite toute la matinée au lit. Moab commençait à avoir mal à la tête. Il ne lui restait plus d'argent et il ne voulait pas que Chipo le sache.

A deux heures de l'après-midi, il l'accompagna à la gare routière, lui donna un shilling pour le bus, une pièce de deux shillings pour la remercier d'un week-end aussi bien passé, et lui dit au revoir en lui passant la main sur les fesses. Elle lui déclara qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse de sa vie. Elle prit place dans la queue pour monter dans le bus de Mufakose. Moab partit avant que le contrôleur ne commence à poinçonner les tickets. Le bus que Chipo avait pris le dépassa tandis qu'il s'éloignait. Il l'entendit crier quelque chose vit les signes qu'elle lui faisait, mais ne répondit pas. Il broyait déjà du noir.

Dans cet état-là, Moab errait pendant des heures. Et c'était toujours quand il en arrivait au même point de sa dépression, après avoir fait la bringue et dépensé tout son argent, qu'il retrouvait la même vision : un vieille femme toute tordue, maigre comme une vache famélique, avec une pauvre bouche crachotant la salive, les membres tremblants, de tout petits yeux noirs au fond d'orbites caver-

neuses — une vraie tête de guenon — et sur ce corps desséché, des hardes usées, tordues comme sur la perche d'un épouvantail. Il entendait sans répit sa petite voix de souris, pleine de plaintes larmoyantes, cette voix qui lui reprochait : « Zindoga mwana'ngu, souviens-toi d'où tu viens. » Une menace, une remontrance, une malédiction et une épitaphe. Cette voix l'empêcherait toujours d'avoir la paix quand il voulait s'amuser. La culpabilité, la frustration et la rage lui rongeaient le cœur.

Pendant les quatre années qu'il était resté sans emploi, elle avait failli mourir de désespoir. Elle avait brassé de la bière pour les ancêtres, et il lui avait annoncé qu'il avait trouvé du travail. Elle s'était remise à aller mieux. Il savait qu'elle s'était tenue sur ses petites jambes grêles pour danser le **mbavarira**, à la fois louange aux ancêtres et prières pour les morts. Il savait qu'elle avait brûlé pour lui ces racines qui portent bonheur.

Il lui semblait qu'il ne pourrait jamais en faire assez pour elle. Sur sa première paye, il lui avait envoyé de l'argent, des vêtements et cinquante kilos de farine de maïs. Après, il s'était promis de lui envoyer encore de l'argent — ce qu'il avait fait ; mais il lui fallait sans cesse toujours d'autres choses. Sa voix exigeait beaucoup plus qu'il ne pouvait donner. Elle lui avait dit une fois, lorsqu'il lui avait permis de venir à la ville : « Est-ce que tu ne pourrais pas trouver du travail plus près de moi ? Tu sais que je n'en ai plus pour longtemps ; et tu sais tout ce qu'en tant qu'aîné, tu as à faire pour moi — et aussi pour ton propre bien — avant que je ne m'en aille. Quand je ne serai plus là, tu ne pourras plus réparer le mal tout seul. » Elle lui avait dit qu'il y avait beaucoup de choses qui n'allaient pas dans la famille et qu'elle était contente de voir qu'il travaillait, parce que, maintenant, il pourrait s'en occuper et la délivrer de sa servitude.

Elle l'avait tellement déprimé que, voulant la voir partir, il lui avait dit qu'un jour il prendrait un congé et qu'alors, elle pourrait lui expliquer tout ce qu'elle voulait qu'il fasse, et qu'il le ferait. Il lui avait dit de se consoler et qu'elle serait toujours dans ses pensées. Elle avait pleuré de joie ou de chagrin, il

n'aurait pu le dire. Mais il s'était souvenu de ses larmes et un sentiment de culpabilité — il ne savait pourquoi — l'avait talonné comme son ombre.

Une odeur bien connue lui parvint. La fumée sèche d'un feu de feuilles de maïs à l'époque de la moisson. Un frisson. De l'autre côté du ruisseau, le soleil avait l'air de danser dans les derniers épis de **rapoko** qui dodelinaient de la tête au vent léger. Dans une mare couleur de rouille, du riz commençait à jaunir et de l'herbe pourrissait en dégageant une odeur fétide. Les pluies avaient été surabondantes cette année. Il pleuvait même encore maintenant, en avril. Encore un frisson. Pourquoi. Tout cela lui rappelait-il sa mère, très malade aujourd'hui — aux portes de la mort, d'après la lettre de Rusape. Il n'en savait rien. Il suivit le ruisseau qui marquait la limite de Highfield Village. Quand il estima qu'il était temps de rentrer, il regagna Highfield par l'ouest, en étant sorti du côté est. Il tourna en rond pendant des heures dans Highfield. La nuit le surprit encore dans les rues. Bientôt les gens disparurent se coucher et les chiens commencèrent à lancer leurs aboiements inquiets qui ne s'arrêteraient qu'à l'aube.

Vers le nord, il pouvait voir briller dans le ciel l'arc lumineux qui indiquait la ville. Cela lui rappelait un feu de brousse au pays. Il n'y manquait que l'odeur familière de l'herbe en train de brûler. S'il l'avait sentie, il en aurait pleuré.

Il regarda les chiens trotter, s'accoupler, renverser les poubelles à la recherche de restes, et déféquer dans la rue. Quand il se sentit fatigué, il rentra chez lui.

La triste lumière jaune de sa chambre, la forte odeur d'oignons frits mêlée à celle de la grosse toile pourrissante de son divan, firent monter à ses yeux la vision d'une cellule de prison et aussi de sa mère. Et c'était bien dans une prison qu'elle était, emprisonnée par la vie, prise au piège de son sens des responsabilités, s'accrochant à la vie jusqu'à ce qu'il puisse lui-même venir recueillir ce qu'elle entendait lui laisser. Sans doute, sa petite cellule.

Mais elle serait bien obligée de lâcher prise sans qu'il soit là. Il n'avait plus d'argent maintenant.

C'était fini. Il éteignit la lumière et s'allongea sur le lit, sans pouvoir dormir de la nuit. Se rappelant sa mère et une croyance d'enfant, il pensa :

Terre molle

Et large bêche

Font de bons amis.

Le lendemain, un beau lundi ensoleillé, il fut agité et distrait. Son patron lui dit de prendre des comprimés et d'aller se coucher mais il lui répondit qu'il n'était pas malade. Le patron, un bon vivant compréhensif, lui avait déjà conseillé de ne pas en faire trop pendant les week-ends.

Comme la lumière jaune de sa chambre lui faisait peur, il alla coucher cette nuit-là chez un ami. Le mardi matin, alors qu'il se rendait au travail, un écureuil à la queue touffue traversa deux fois son chemin. Il en eut un serrement au cœur. Il obtint un congé de maladie et rentra chez lui.

Il trouva un télégramme qui l'attendait chez le voisin où le facteur l'avait laissé.

Sa mère était morte le samedi soir.

Hébété, Moab pénétra dans sa chambre. Il s'assit dans un fauteuil et laissa errer son regard sur la petite cour sordide pleine de vieilles pièces de voitures et de fientes de poules. Il ne pensait à rien.

« Bonjour. »

Une voix étouffée lui parvint de loin, comme si c'était la voix de sa propre mère, le hélant depuis le tombeau. Il se tourna vers le lit.

Chipo s'y trouvait, nue sous un drap rose. Elle lui sourit. Pendant un long moment, il la regarda d'un air stupéfait. « Je suis là depuis hier soir. J'ai trouvé la porte ouverte et je t'ai attendu toute la nuit. Où as-tu donc été ? »

Le son de sa voix ressemblait à s'y tromper à celui de sa mère. Il la détestait.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi est-tu venue me retrouver ? » Chipo eut l'air interloqué, comme si elle s'était retrouvée par erreur dans les W.-C. des hommes.

« Mais... mais... tu as couché avec moi. »

« Et puis après ? T'as pas couché avec plein d'autres hommes ? »

« Pourquoi viens-tu chez moi ? »

« Tu n'es pas comme les autres, Moab. Je voudrais bien que tu m'épouses. Je ne demande que ça. »

Elle avait un regard triste et sa bouche se tordait comme si elle avait mal quelque part. « Ça fait si longtemps que je suis seule. »

Tout à coup, il se sentit sans défense, pris au piège. Il répondit faiblement : « Je ne t'ai pas demandé de

revenir. » « Je sais mais je suis revenue quand même. Tu as été si gentil avec moi. »

Il se demandait ce qu'il avait fait pour elle. Elle lui parlait comme sa mère, elle souffrait et lui disait des choses qu'il ne comprenait pas. Pourquoi voulaient-elles de lui autre chose que ce qu'il avait l'intention de leur donner — pour revenir ensuite lui demander encore plus de ce qu'il ne savait pas leur donner ? Il la méprisait. Elle n'était revenue que pour lui compliquer la vie.

« Je n'ai plus d'argent », dit-il d'une voix dure. « C'est ça que tu veux, n'est-ce pas ? Je n'ai même plus un sou. »

« Je le sais bien, Moab. Je ne suis pas venue pour ton argent. J'en ai plus qu'il m'en faut. »

« Alors, pourquoi est-ce que tu es venue ? Les filles comme toi reviennent toujours demander de l'argent ! » dit-il en lui lançant un regard furieux.

Elle le regarda à son tour sans répondre. Sa bouche se tordit à nouveau et une bouffée d'air de la saison sèche envahit soudain la chambre. Les yeux de Moab se remplirent de larmes. « Repars d'où tu viens ! Je ne t'ai pas appelée ! »

Il se mit debout et arracha le drap. Elle ouvrit la bouche mais ne cria pas. Elle se cacha les parties intimes et se rhabilla à la hâte. Moab remarqua combien son corps pitoyable était maigre et famélique.

Il s'affala dans son fauteuil.

Quand elle eut fini de se rhabiller, elle prit son sac qui était pendu à un clou au-dessus du lit. L'ouvrant vers la lumière de façon que Moab voie la grosse liasse de billets qu'il contenait, Chipso en tira un shilling et une pièce de deux shillings et les plaqua sur la table juste à côté du coude de Moab. Puis elle quitta silencieusement la chambre.

Resté seul, Moab regarda les trois shillings sur la table. La forme déguenillée de sa mère lui passa devant les yeux. Il se sentait damné.

Sa main se tendit vers l'argent. Il regarda les pièces en se demandant s'il ne fallait pas les jeter par la fenêtre sur le tas de ferraille. L'indécision lui serrait la tête comme dans un étau : du sale argent. Mais il n'avait plus un sou dans ses poches. Les joues brûlant de honte, il mit furtivement l'argent dans une poche. Il quitta son fauteuil et alla se jeter sur le lit. Et alors, il pleura non la mort de sa mère, mais quelque chose d'autre qu'il avait perdu.

**Charles Mungoshi, Zimbabwe.**

Tiré de « *Coming of the Dry Season* », OUP, Nairobi, Kenya, 1972. (Publié avec l'autorisation de Zimbabwe Publishing House LTD.)

## couve

Choker gisait sur le sol de l'appentis, dans l'arrière-cour où on l'avait transporté. Il faisait moins chaud sous le toit affaissé. Empilées dans un coin, il y avait un tas de choses inutiles : un vieux pneu de voiture, un assortiment de caisses gondolées ou éventrées, une vieille enseigne avec, là où l'email avait disparu, des taches de rouille en forme de continents d'une autre planète, un bois de lit poussiéreux. Il traînait aussi dans l'appentis une odeur de poussière, de fiente de poulets et d'urine.

Un brouhaha de voix venait du dehors, au-delà du rectangle de lumière jaune métallique que faisait la porte. On parlait de lui dans la cour. Choker ouvrit les yeux, et laissant filer son regard le long de son corps étendu, plus loin que ses pieds nus et crasseux, il vit plusieurs paires de jambes, des jambes d'hommes et de femmes, les unes dans des pantalons effrangés, et les autres dans des bas pleins d'échelles.

Quelqu'un, un homme, disait : « ... Ça, c'est lâche... dans le dos... »

— *Ja*, mais regarde un peu ce qu'il a fait aux autres... »

Choker pensa : qu'ils aillent au diable, ces enflés. Qu'ils aillent tous au diable. Quelqu'un lui avait jeté dessus une vieille couverture. Elle gardait une forte odeur de sueur et des corps pas lavés qui avaient dormi dedans ; elle était déchirée, élimée et tachée. Il toucha la couverture fatiguée de ses gros doigts sales. Le tissu en était rugueux à certains endroits, à d'autres, lisse et mince, là où il s'était élimé. Il avait l'habitude de ce genre de couvertures.

Choker avait reçu trois coups de couteau, tous les trois frappés par derrière. D'abord, dans la nuque, puis entre les épaules, et encore une fois dans le côté droit, dehors, dans la rue ; un vieil ennemi qui avait juré d'avoir sa peau.

Il ne saignait plus et il n'avait pas trop mal. Il avait déjà reçu des coups de couteau auparavant, sans doute pas aussi mauvais que ceux-ci, mais, pensa-t-il à travers la douleur, l'enflé n'avait pas été capable de lui faire proprement son affaire. Couché là, il attendait l'ambulance. Du sang se coagulait lentement sur un côté de son visage cuivré, et il avait aussi très mal à la tête.

Les voix qu'un rire plus fort secouait de temps en temps, fusaient dehors. Il y eut un bruit de pas sur le